

# Zone à étendre

Mariette Navarro

 **COMÉDIE DE CAEN**



Prix Godot 2019

## 1- Obscurité

Pas de Lune?

Il me semble que quelque chose rampe.

Il me semble que quelque chose grouille.

Pour quelque chose, c'est l'heure de sortir de chez soi, c'est l'heure de vivre.

Il me semble qu'un phénomène inconnu déploie sa logique dans l'obscurité.

Des branches s'agitent. Du bois casse. On dirait que des informations sont chuchotées entre les feuilles.

C'est un grand affairément.

Un grand rassemblement d'histoires minuscules.

Quand les bêtes suspendent leurs grattements ce sont les arbres qui s'y mettent.

Ma peau me pique.

Ne pas oser bouger me pique.

Les insectes tracent un chemin de ma poitrine à mon front.

Pour eux je ne suis qu'un obstacle de plus, je n'éveille pas plus leur curiosité qu'une branche morte, qu'une souche, qu'une irrégularité du sol.

La nuit remet les compteurs à zéro.

La nuit me cloue au sol, me gèle les os.

Autour de moi, on s'organise sans s'aider d'aucune lampe. Il y a des bruits de pas, des déplacements dans la terre humide.

Et puis une voix, qui donne des explications, à quelques mètres de là.

Pour apprivoiser notre peur il faudrait ne pas rêver chacun de notre côté. Il faudrait se mettre d'accord. Il faudrait avoir un plan pour nos rêves.

Est-ce que quelqu'un a parlé?

Est-ce que quelqu'un sait que je suis là, avec ma nouvelle peau faite d'insectes? Ils doivent bien avoir une raison, de se regrouper sur ma peau, de prendre possession de moi, de me servir d'écorce.

On ne peut pas se contenter de l'émeute. On ne peut pas se contenter de la plainte et du constat.

Ça bouge tout autour de moi, et dans les replis de ma chair, entre mes doigts, sous mon aisselle. Je les imagine me dessiner des pommettes noires, bleues, rouges. Des ombres, où il n'y avait jamais eu d'ombre.

C'est simple, il n'y a qu'à faire ce qui est impossible.

Et redouble le bruit du bois. Le déplacement des branches. C'est toute une organisation des feuillages. Je voudrais ouvrir les yeux. Je voudrais participer à cette affaire importante. Ma peau est une corne solide, un masque de bois.

Que chacun coupe une branche d'arbre et la porte devant lui. Ainsi dissimulés, nous tromperons la surveillance des éclaireurs ennemis.

Je suis une écorce vivante, qui pue la sève et la terre. Autour de moi, ça agite des branches comme on affûte des armes. Pas de Lune.

Mais je sais que je ne suis pas seule. Une armée d'arbres autour de moi frémit, s'apprête à se mettre en mouvement.

L'histoire a commencé quand la ville et la forêt se sont mises en marche l'une vers l'autre. Les lignes ont bougé. Les places et les clairières sont sur le point de se rejoindre. Personne ne comprend plus rien. On ne retrouve plus la frontière. On ne reconnaît plus la forme de l'horizon.

Je pose la paume de ma main au sol.

Je caresse le sol comme le flanc d'un cheval.

C'est glacé mais ça palpète.

Sacrée forêt.

Sacrée sorcière à apprivoiser pour retrouver quelque chose de ce qui vibre dans nos ventres, pour parvenir à se mettre debout.

C'est la forêt qui bouge, qui fait tomber les rois. Dire que certains croient à la fin du monde, alors que ce n'est que le début.

Quel effort ça demande, de bouger de nouveau. Et d'assouplir le bois.

Servez-vous de vos branches les plus longues. De vos brindilles les plus souples. Laissez au sol les animaux que vous portiez, les nids, les fourmis en colonie. Laissez tomber tout ce qui alourdit. Pas besoin de bagages pour le chemin que nous commençons.

Ma tête a pris l'habitude d'être plus alerte que mes jambes. Et mes doigts, il faut que je les recompte, que je les fasse bouger en soulevant les bras.

Autour de moi d'autres froissements. Des craquements de branches et de genoux. Des soupirs.

Il me semble que nous ne sommes pas une foule mais quelques uns. Petit bosquet déterminé.

Nous n'avons aucun corps de guerrier, aucune démarche conquérante.

Il me semble que nous n'avons aucun masque à faire pâlir l'armée adverse. Et pas vraiment d'ennemi.

Les uns contre les autres. Branche contre branche. Jusqu'à former un réseau dense. Un tissu de nos branchages. Un filet pour rattraper tous ceux qui tombent, tomberont. Il y en aura de plus en plus.

Une bourrasque vient rétablir la circulation de la sève et du sang, balayer les derniers rangs d'insectes.  
Une piqûre de froid répare la mécanique pour ouvrir les paupières.

Ça va? Tu as dormi?

Je crois. Quelles visions j'ai eues.

Qu'est-ce que c'était?

Des choses qui maintenant me semblent toutes petites et indiscernables, comme des montagnes lointaines qui se changent en nuages.

## 2- Rosée

Est-ce que c'est le jour qu'on voit ou un reste de feu?

C'est le matin, regarde. Il y a de la rosée jusqu'au bout de nos cheveux.

Est-ce que quelqu'un a vu mes lunettes?

Mais comment on se sèche ici, comment on se réchauffe?

On marche, allez, une deux une deux. On va en direction du soleil.

Et toi? Qu'est-ce que tu fais, tu viens?

Moi? Moi je n'en reviens pas. A vrai dire ça rit encore tout seul en moi de la bonne blague que je fais, ça danse encore en moi, ça continue la fête sauvage, et ça sue, et ça pue, et ça me plaît, à vrai dire depuis hier c'est une évidence, mon corps marche tout seul, il veut continuer, il danse si vous saviez à l'intérieur pendant que j'ai simplement l'air de marcher, il hurle de joie si vous saviez à l'intérieur pendant que je me tais. J'ai l'impression que je suis courageux, avec vous, à pénétrer dans la forêt, à m'installer dans la brèche, clandestin à braver mon petit interdit, j'ai l'impression d'avoir plus fait en quelques heures que je n'ai fait de toute mon existence, alors vraiment je n'en reviens pas.

Et, si je ne fais rien d'autre de ma vie, je serai du moins celui qui marche en dansant à travers le bois, à travers la forêt intacte, une forêt de chênes, de mousse, de conifères, de sangliers, de froid pénétrant, de lumières soudaines, de trous d'eau dans les clairières. Je n'ai pas peur.

Je n'ai quand même pas pu perdre mes lunettes, est-ce que quelqu'un m'a pris mes lunettes?

C'est l'aube, et il va nous falloir marcher jusqu'à ce que nos jambes aient la dureté du bois, jusqu'à ce que nos pieds sachent reconnaître chaque brindille à travers les semelles.

Jusqu'à la mort de nos semelles.

Donne-moi le bras. Il faut que le bout de tes doigts s'habitue à ce qui grouille dans l'obscurité. A distinguer les ombres des insectes, les obstacles sous le lichen.

La première fois que j'ai fait le chemin, c'était l'automne et on glissait sur les feuilles à la fin des journées, on n'en pouvait plus de ce tapis de boue, on comptait les blessures. On ne parlait de

rien, on était déjà de trop dans le paysage, inappropriés jusqu'à l'os. Mais on marchait parce qu'on l'avait décidé, parce que c'était une lubie humaine de trouver un endroit caché à l'intérieur d'un autre endroit, une géographie dans la géographie, parce que c'était une nécessité, cet exil au milieu du pays, ce retranchement. On avait beau ne pas croire aux forêts primitives, ni à la possibilité de la disparition, on marchait avec ça dans le ventre, c'est ce qui nous tenait debout, les muscles exercés à la marche et la possibilité d'une terre secrète, inatteignable, rendue hospitalière à force d'être là.

Tu vois nous sommes de plus en plus nombreux. Tu peux compter sur nos yeux et sur tes doigts. Oublier tes lunettes.